



Rives méditerranéennes

52 | 2016

Récit de femmes en Méditerranée

Être femme, être double. L'apport de l'écriture de soi

Isabelle Lacoue-Labarthe



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4977>

DOI : 10.4000/rives.4977

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2016

Pagination : 35-52

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Isabelle Lacoue-Labarthe, « Être femme, être double. L'apport de l'écriture de soi », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 52 | 2016, mis en ligne le 15 mai 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4977> ; DOI : 10.4000/rives.4977

© Tous droits réservés

Être femme, être double

L'apport de l'écriture de soi

Isabelle LACOUÉ-LABARTHE
LaSSP, Sciences Po Toulouse

Résumé : Être femme, sur tous les plans de la vie publique, revient à devoir, littéralement, se dédoubler. C'est l'apport de l'écriture de soi à la reconstruction d'une cohérence que cet article souhaite interroger, sur la base volontairement hétérogène d'une comparaison de l'incomparable : des écrits personnels de femmes juives venues en Palestine à partir des années 1880 ; des écrits personnels d'historiens et d'historiennes français produits à partir des années 1980 ; des journaux et correspondance de femmes artistes ayant vécu en France au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. Comment, au-delà des différences contextuelles, l'écriture de soi devient-elle le lieu possible d'une unité et d'une réappropriation de l'identité double, voire multiple, hors des regards simplificateurs ?

Abstract: The condition of being a woman, in all aspects of public life, literally boils down to dividing oneself in half. This article studies the contribution of self-narrative as a means of reconstructing one's coherence. The article is deliberately heterogenous, adopting the method of comparing the incomparable: writing by Jewish women about themselves who went to Palestine in the 1880s; writing by French historians, both women and men, about themselves, from the 1980s to the present time; newspaper writing and correspondance by women artists living in France at the end of the 20th century. Beyond contextual differences and going beyond a simplified view, how do self-narratives become a possible milieu of unicity and a re-appropriation of a double or even a multiple identity.

Être femme, que ce soit en politique, comme militante, comme participante d'un projet politique, comme intellectuelle, comme écrivaine, etc., c'est, le plus souvent, devoir se dédoubler : être à la fois au dehors et à l'intérieur, femme active et femme d'intérieur, épouse et amante, mère et séductrice. Plus qu'une « simple » double journée, c'est devoir mener une double vie. Bien plus, la coexistence d'une telle multiplicité de facettes invite à s'interroger : être femme, est-ce « seulement » être double ? S'écrire peut-il ouvrir une voie vers l'unification d'un soi multiple et parfois éclaté ?

Cet article se propose, en modeste réponse à la proposition de Marcel Détiénne de « comparer l'incomparable¹ », de rapprocher trois types de sources relevant d'époques, de lieux et de milieux très différents, mais entre lesquelles sont perceptibles récurrences et échos des unes dans les autres. Le premier ensemble, matériau principal de l'étude, est constitué de lettres, journaux intimes, Mémoires, récits de toutes sortes laissés par des femmes juives qui, parties d'Europe ou des États-Unis, se sont installées en Palestine à partir des années 1880. Certains de ces textes ont été publiés sous forme de recueils². D'autres étaient abrités au sein de la bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle à Paris, au Centre de Documentation Juive Contemporaine, ou aux Archives Centrales du Sionisme à Jérusalem. Quelques-uns ont enfin été publiés et diffusés de manière relativement large, comme l'autobiographie de Golda Meir³, ancienne Première ministre d'Israël. À titre de comparaison, ont également été consultés différents textes d'acteurs sionistes masculins, les Mémoires du premier Premier ministre israélien, David Ben Gourion⁴ ou de l'ancien président (1963-1973) de l'État hébreu Zalman Shazar⁵, par exemple.

Le second ensemble documentaire est constitué d'écrits personnels d'historiens et d'historiennes français, textes publiés et produits à partir des années 1980 et parmi lesquels figurent par exemple les Mémoires d'Annie Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*⁶, ceux d'Yvonne Knibiehler, *Qui gardera les enfants ? Mémoires*

1 Marcel Détiénne, *Comparer l'incomparable*, Paris, Seuil, 2000.

2 Rachel Katznelson-Rubashow, *The Plough Woman. Records of the Pioneer Women of Palestine*, New York, Nicholas L. Brown Inc., paru pour la première fois en yiddish en 1932, puis réédité en anglais en 1975 et en 2002 ; une version allemande quelque peu différente apporte un éclairage complémentaire.

3 Golda Meir, *My Life*, Londres, Futura Publications, 1989 (10e édition).

4 *Mémoires : Israël avant Israël*, trad. de l'anglais par Erwin Spatz, Paris, Grasset, 1974. Ces Mémoires comprennent une partie de l'abondante correspondance de David Ben Gourion.

5 Publiés en français sous le titre *Étoiles du Matin*, trad. de l'hébreu par Guy Deutsch, Paris, Albin Michel, 1969.

6 Annie Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 1991.

d'une féministe iconoclaste⁷, l'essai d'ego-histoire de Michelle Perrot⁸ et le texte de Mona Ozouf, *Composition française*. En regard de ces textes, les écrits masculins ne manquent pas, qu'il s'agisse des textes de Pierre Vidal-Naquet, de Pierre Chaunu, Pierre Riché ou d'autres encore.

Enfin, quelques journaux et correspondances de femmes artistes ayant vécu en France dans la seconde moitié du XIX^e et au début du XX^e siècle, m'ont semblé pouvoir entrer en résonance avec les deux autres ensembles présentés à l'instant : le *Journal* de Marie Lenéru⁹, écrivaine, celui de Marie Bashkirtseff¹⁰, sculptrice ou encore l'*Histoire de ma vie* de George Sand¹¹ en constituent quelques exemples.

Plutôt qu'une étude exhaustive, qu'une telle diversité de sources vouerait à l'échec, il s'agit d'aborder cet ensemble d'écrits personnels comme le lieu où s'exprime une identité double, ou même multiple, de leurs auteures et où, peut-être, s'élabore un lieu d'unification.

« Assise entre deux chaises »

Les premières lignes de *Qui gardera les enfants ?* résument en toute clarté la manière dont l'historienne Yvonne Knibiehler a perçu l'articulation des différentes facettes de sa vie : elle a, dit-elle, eu « souvent le sentiment d'être assise entre deux chaises¹² », et souligne combien s'est parfois révélée délicate pour elle l'articulation entre vie professionnelle et obligations domestiques. L'historienne évoque ses difficultés à faire face aux tâches ménagères, alors qu'elle continue d'enseigner au lycée – ce que l'on peut parfois oublier, à la lecture de l'ouvrage : même si son mari est très attentif aux enfants, il rentre tard et ne participe pas à ces tâches¹³. Le couple recourt finalement à des aides ménagères, mais l'organisation domestique continue à reposer sur les épaules de l'historienne (menus, courses...).

Cette charge d'un double fardeau est un thème récurrent des écrits personnels féminins. Les « pionnières¹⁴ » de Palestine en font bien souvent état, elles qui héritent le plus souvent seules de tâches qu'elles espéraient partager avec leurs

7 Paris, Calmann-Lévy, 2007.

8 Michelle Perrot, *L'air du temps*, in Pierre Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard NRF, coll. Bibliothèque des Histoires, 1987, p. 241-292.

9 Marie Lenéru, *Journal*, Paris, Éditions G. Crès et Cie, 1922.

10 Marie Bashkirtseff, *Journal*, Paris, Fasquelle, 1955 (2 volumes).

11 Georges Sand, *Histoire de ma vie*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2004.

12 Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 9.

13 *Ibid.*, p. 87-90.

14 Le terme est repris de l'imagerie véhiculée dans communauté juive de Palestine, puis en Israël. Il désigne des jeunes femmes sionistes arrivées en Palestine entre 1880 et 1948, afin de participer à l'élaboration d'un foyer national juif et en particulier à la colonisation. Il est ici adopté par commodité, mais entre guillemets pour conserver une certaine distance critique avec son usage, loin d'être neutre.

compagnons dans la nouvelle société juive de Palestine. Hannah Chizick, figure importante du mouvement ouvrier féminin, témoigne de la situation des femmes actives urbaines, à la fin des années 1920 :

Pour nous, femmes des villes, je ne vois que deux alternatives et les deux nous éloignent de notre objectif. La première consiste à quitter notre travail et à devenir, une fois encore, des femmes au foyer à l'ancienne, dépendantes de nos maris, la seconde est d'être à la fois travailleuse et femme au foyer...

Elle craint également qu'il faille, pour les femmes, renoncer à travailler dès la naissance de leur premier enfant. Cette nécessité d'être à la fois femme active et femme au foyer, explique Hannah Chizick, fait perdre à une femme sa confiance la plus assurée et « nous la voyons s'écrouler sous le poids du double joug : son travail et sa famille » ; la jeune femme préconise d'ailleurs de se rebeller contre « cet intolérable joug¹⁵ ». Ce thème est repris dans de nombreux témoignages ; Golda Meir s'en fait ainsi l'écho dans son autobiographie lorsqu'elle souligne que :

les femmes qui veulent et ont besoin d'une vie à l'extérieur et à l'intérieur du foyer ont une vie beaucoup, beaucoup plus difficile que les hommes parce qu'elles portent un double fardeau¹⁶.

Signalons toutefois que, si les formulations sont proches, les situations vécues par ces femmes ne le sont pas : les « pionnières » doivent affronter un quotidien fait de pénuries et de pauvreté, de manque de main d'œuvre aussi, qui implique de remplacer, en plus de son propre travail, femmes enceintes et malades dont la charge est répartie entre les femmes valides. Mener à bien les tâches quotidiennes relève ici de l'exploit ; à la fin des années 1910¹⁷, dans une colonie située près du lac de Tibériade, la jeune Nechamah Zizer s'inquiète ainsi :

Que se passera-t-il demain ? Il n'y a dans la maison pas même assez pour nourrir un chiot. Si on regarde plus loin, on peut peut-être rassembler un plein verre de pois, mais à supposer que j'aie de quoi préparer la soupe pour vingt hommes, comment faire pour le prochain repas¹⁸ ?

Au contraire, Annie Kriegel et Yvonne Knibiehler, appartenant, entre autres par leur mariage – leur mari est respectivement médecin et ingénieur –, à un milieu privilégié, voient leur tâche amoindrie par le soutien d'aides ménagères à domicile¹⁹.

15 Hannah Chisick, The "Independant" Woman, in Mark A. Raider, Miriam B. Raider-Roth (ed.), *The Plough Women. Records of the Pioneer Women of Palestine. A critical edition*, Hanovre/Londres, Brandeis University Press/UPNE, 2002, p. 144.

16 Golda Meir, *op. cit.*, p. 89.

17 Tous les textes ne sont pas datés ; il est parfois nécessaire d'opérer quelques recoupements afin d'apporter davantage de précision chronologique. C'est ce qui a été fait ici.

18 Mark A. Raider, Miriam B. Raider-Roth (ed.), *The Plough Women*, *op. cit.*, p. 79.

19 Annie Kriegel, *op. cit.*, p. 656 et Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 90-94.

Au-delà de ces différences contextuelles, ces écrits dévoilent un sentiment d'éclatement face à la nécessité de jouer des rôles clivés mais imbriqués. Cette tension permanente affleure ainsi dans l'autobiographie de Golda Meir – « J'étais sans cesse pressée par le temps et préoccupée par les exigences conflictuelles de la maison et du travail ²⁰ », écrit-elle à propos de la fin des années 1920 – et constitue un leitmotiv des écrits de « pionnières ». Fondatrice, avec son époux Shmuel, du premier *moshav ovdim*²¹, Nahalal, Dvora Dayan le reprend dans ses Mémoires :

Le continuel partage des soucis entre la ferme et la famille rendit dures et amères pour les femmes les premières années de Nahalal. L'énervement était constant. Souvent la fatigue atteignait l'extrême limite de la capacité d'endurance. Il arrivait que l'on mît en doute la possibilité de continuer ainsi. Il nous semblait alors que de toutes manières nous étions vouées à l'échec par épuisement²².

Le découragement conduit parfois à un dénouement tragique : en 1922, mère de deux jeunes enfants, isolée, résidant dans une colonie éloignée de celle de son mari, la jeune Pessie Abramson se lamente : « Parfois je me dis : des enfants et un travail ! Combien j'ai espéré avoir les deux dans ma vie. Mais je n'avais pas pensé que ce serait si difficile²³ ». Accablée par la lourdeur de la charge, elle se suicide quelques mois plus tard. D'autres, plus assurées dans leur volonté de tout concilier trouvent des solutions pragmatiques : Myriam Baratz, jeune membre du premier *kibboutz*²⁴ Degania, raconte son travail dans les champs avec son nouveau-né, emmené partout, afin de pouvoir continuer à assurer sa charge, tandis que ses camarades lui conseillent de se consacrer uniquement à son rôle de mère²⁵. Autre temps, autre lieu, George Sand, mère le jour, se métamorphose en écrivaine la nuit, quand les enfants dorment, et le raconte dans *Histoire de ma vie*²⁶.

Ce que les femmes supportent le plus difficilement n'est pas la seule charge matérielle, mais le poids psychologique qui pèse sur elles, contraintes de veiller sans cesse à ce que tous les « fronts » tiennent ensemble (emploi personnel, intendance, soins aux enfants, vie de couple...). Peu aidées, à l'instar de Golda Meir²⁷, ou davantage soutenues – Yvonne Knibiehler ou Annie Kriegel –, elles partagent ce souci constant, ainsi qu'une crainte, voire une obsession anxiogène : la peur de

20 *Op. cit.*, p. 93.

21 Colonie rurale coopérative.

22 Dvora Dayan, *Une mère en Israël*, trad. de l'hébreu par Arnold Mandel, Paris, Julliard, 1959, p. 43.

23 Citée in Rachel Katznelson-Rubashow, *The Plough Woman*, *op. cit.*, p. 245-246.

24 Colonie rurale collective.

25 Myriam Baratz, in Rachel Katznelson-Shazar, *Le rythme de notre génération*, Tel Aviv, 1964, p. 7 (en hébreu).

26 George Sand, *op. cit.*, p. 1463.

27 Golda Meir, *op. cit.*, p. 79.

l'échec. L'angoisse de ne pas être une bonne mère est un thème récurrent de ces écrits personnels de femmes actives ; elle s'accompagne d'une fréquente culpabilisation²⁸.

Dans son autobiographie et dans d'autres récits biographiques, Golda Meir fait part de ce sentiment à plusieurs reprises, en particulier lorsqu'elle évoque ses nombreux et parfois longs déplacements ; doutant d'avoir été une bonne mère, elle écrit :

Quand je voyageais, ma culpabilité me submergeait. Je leur écrivais tout le temps, leur préparais même des enregistrements, qui semblaient plus intimes, et je ne revenais jamais sans cadeaux. Mais je ne me libérais jamais du sentiment que je leur causais du tort, d'une certaine manière²⁹.

À l'inverse, les préoccupations maternelles et familiales semblent menacer compétences et réalisations professionnelles ; Golda Meir, à nouveau, souligne dès 1930 le manque d'assurance des mères de famille, dans l'exercice de leur métier :

...la mère qui travaille souffre toujours dans le travail qu'elle a entrepris. Elle a sans cesse le sentiment que ce travail n'est pas aussi productif que celui d'un homme ou même d'une femme non mariée³⁰.

Cette préoccupation est partagée par Pessie Abramson, dont on a évoqué le découragement extrême. L'isolement affectif et familial, dans lequel elles passent du statut de jeunes filles à peine sorties de l'enfance et sans expérience des jeunes enfants à celui de mères surchargées de travail explique les angoisses permanentes de ces jeunes femmes, ainsi qu'en témoigne Hannah Chizick³¹.

D'avantage entourées et aidées, certaines de nos historiennes font également part de leurs inquiétudes maternelles et professionnelles ; Yvonne Knibiehler évoque les jeunes années de ses enfants sur le mode interrogatif :

Occupée comme je l'étais, ai-je consacré assez de temps à chacun ? Je me suis souvent posé la question, avec autant d'inquiétude que de remords. J'ai bien connu la culpabilité accablante et la fatigue des mères qui « travaillent »³².

Même Annie Kriegel, convaincue d'avoir harmonisé vie personnelle et vie professionnelle, grâce, notamment, à une sorte de fusion entre espace privé et espace

28 Sur ce thème, cf. Isabelle Lacoue-Labarthe, « L'envers du décor : écrits de femmes sionistes en Palestine (1880-1939) », *CLIO, Histoire, Femmes et Sociétés*, 35/2012, p. 116-117.

29 Golda Meir, *op. cit.*, p. 90.

30 *Ibid.*, p. 91 et *The Plough Woman*, *op. cit.*, 2002, p. 165.

31 *Arbeiterinnen Erzählen Kampf und Leben in Erez Jisrael*, Berlin, Charlottenburg, Kedem, 1935, p. 196.

32 Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 95.

professionnel³³ et à la présence continue de deux employées de maison et d'une lingère, est préoccupée :

Mettre des enfants au monde, rude épreuve. Mais les élever ? Ma tâche aujourd'hui achevée, comment la juger ? Comment ne pas être tourmentée : tout ce que j'aurais dû faire, tout ce que je n'ai pas fait, pas fait assez ou pas fait du tout³⁴ ?

Ce mélange de culpabilité et d'insatisfaction se nourrit largement du constat fait par ces femmes de ne pouvoir se satisfaire d'un seul rôle, en particulier du rôle maternel. Là encore, écoutons Golda Meir évoquer les femmes qui travaillent, non par seule nécessité, mais par goût :

...il existe une sorte de femme qui, pour d'autres raisons, ne peut rester à la maison. En dépit de la place qu'occupent les enfants et la famille dans sa vie, son caractère et tout son être exigent plus ; cette sorte de femme ne peut rompre avec une vie sociale plus large et laisser ses enfants limiter son horizon. Et pour une telle femme, il n'y a jamais de repos .

Et de s'interroger sur ses propres choix :

Est-ce que quelque chose cloche chez moi si mes enfants ne suffisent pas à remplir ma vie ? Est-ce ma faute si, après leur avoir donné [...] une place dans mon cœur, il reste en moi un vide qui doit être comblé hors de la famille et de la maison³⁵ ?

Au même moment, Eva Tabenkin, jeune femme engagée dans l'édification des premiers *kibboutzim* et le mouvement ouvrier féminin, constate :

Ce profond instinct maternel ne suffit plus à remplir nos vies comme il a pu suffire à remplir celles de nos mères³⁶.

Ces propos trouvent un écho dans ceux, autres lieux, autres temps, d'Yvonne Knibiehler, dont les aspirations se sont progressivement révélées : son entrée à l'université ramène à la conscience de l'historienne des ambitions enfouies lorsqu'« une partie de [sa] personnalité avait été refoulée au second plan³⁷ » et elle s'engage dans une thèse de doctorat d'État.

33 Son mari, médecin, et elle partageaient, par exemple la même salle d'attente pour leurs patients ou étudiants.

34 Annie Kriegel, *op. cit.*, p. 656.

35 Golda Meir, *The Plough Woman*, *op. cit.*, 2002, p. 164.

36 Eva Tabenkin, *The Plough Woman*, *op. cit.*, 2002, p. 158-159.

37 Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 135.

Être double ou être multiple ?

Si cette articulation vie professionnelle/vie familiale se situe au cœur des écrits personnels féminins observés, d'autres articulations, secondaires, souvent délicates, viennent également s'y greffer et renforcer l'impression que ces femmes composent un véritable patchwork identitaire.

Outre travail et famille, un troisième pôle vient fréquemment compliquer l'existence racontée dans ces écrits : l'engagement politique. Pour Golda Meir, engagement politique et métier se confondent rapidement, mais pour R., jeune diariste juive de Palestine qui écrit en 1925, faire coexister travail, vie amoureuse et vie sociale liée à son engagement au sein du mouvement ouvrier féminin sioniste semble acrobatique ; refusant de sacrifier sa nouvelle liberté de femme engagée et active à son amour, elle dit pourtant la douleur de sa vie sans son compagnon : « Ma vie est devenue insupportablement difficile³⁸ ». Dans le cas des « pionnières », dont l'histoire est marquée par la rupture que représente la migration d'Europe ou des États-Unis vers la Palestine, se pose la question de l'articulation entre deux identités, celle de la Juive de diaspora et celle de la « nouvelle » femme sioniste. La transition ne s'opère pas immédiatement et les deux identités se chevauchent un temps : Pessie Abramson manifeste une profonde nostalgie de sa vie passée et de ses proches, quittés en partant pour la Palestine³⁹ ; R. regrette sa vie amoureuse interrompue par l'émigration⁴⁰. Pour certaines, la transition d'une identité à une autre se fait en effet dans la souffrance et produit le sentiment d'un clivage personnel ; en février 1913, la jeune Anya, arrivée depuis peu de Berdichev, note dans son journal : « Il n'y a ici rien ni personne pour m'entourer et remplacer ma vie d'avant, au moins en partie⁴¹... »

Troquer la vie dans un milieu religieux pour un engagement politique athée et/ou féministe peut aussi constituer un changement radical, délicat à surmonter, de même que, d'un judaïsme enfoui sous l'assimilation, passer à une identité juive et sioniste affirmée. La difficulté à circuler d'un sens à un autre se perçoit dans les écrits personnels de pionnières. Les écrits – même s'ils ne sont pas tous, loin s'en faut, des récits personnels – de l'artiste peintre et écrivaine Ira Jan, arrivée en Palestine en 1907, peignent différentes mutations identitaires :

de l'assimilationnisme à une identité juive active, de la culture russe à la culture hébraïque et sioniste, du statut de femme mariée et de mère à celui de

38 Journal de R., 1925-1937, cité in Deborah S. Bernstein (ed.), *Pioneers and Homemakers. Jewish Women in Pre-State Israel*, Albany, NY, State University of New York Press, 1992, p. 158 et 160.

39 Cf. *The Plough Woman*, op. cit., 2002, p. 197.

40 Voir Journal de R., 1925-1937 in Deborah S. Bernstein (ed.), op. cit., p. 159-160.

41 Extraits du journal d'Anyà, cité in *ibid.*, p. 152.

divorcée avec enfant, d'une existence ordonnée et stable à une vie d'errance incertaine⁴²...

Ces différentes identités peuvent se succéder. La dualité peut en effet être dualité – ou pluralité – dans le temps, avec alternance de phases où l'une des facettes passe au premier plan tandis qu'une autre devient moins prégnante ; vivre successivement plutôt que simultanément ses différentes facettes se révèle plus supportable. Parfois, cette alternance s'impose d'elle-même : pour les jeunes femmes sionistes de Palestine, elle est fréquente, notamment parce qu'elles sont davantage victimes du chômage et moins facilement embauchées dans les colonies et les entreprises⁴³. Par ailleurs, se reproduit de plus en plus, à partir de la fin des années 1920, le rythme européen de l'activité féminine tel qu'il s'est dessiné au long du XIX^e siècle, plus soutenu en période pré-nuptiale, puis réduit lorsque naissent les enfants, et enfin relancé après le départ de ceux-ci du foyer. Mais les transitions ne sont pas toujours nettes et des chevauchements peuvent exister, un aspect de l'activité féminine se révélant temporairement plus saillant, avant de passer au second plan. Si elle enseigne en lycée au moment où ses enfants naissent, l'historienne Yvonne Knibiehler ne cherche alors pas à faire carrière et c'est seulement lorsqu'ils sont sortis de la petite enfance qu'elle se lance dans une thèse (soutenue alors qu'elle a 48 ans) et entre à l'université⁴⁴. Comme elle le précise dans ses Mémoires, elle met en sourdine ses aspirations professionnelles au cours d'années principalement occupées par la maternité et les redécouvre ensuite, lorsque ne se pose plus la question : *Qui gardera les enfants ?* De la même manière, mais dans un contexte certes très différent, la vie de Georges Sand suit différentes phases ; pourtant animée d'un précoce désir d'écrire, celle qui est encore la jeune Aurore Dupin, épouse Dudevant, doit y renoncer :

À ces idées romanesques [d'écriture] succéda dans les commencements de mon mariage la volonté de complaire à mon mari et d'être la femme de ménage qu'il souhaitait que je fusse », explique-t-elle dans *Histoire de ma vie*⁴⁵.

C'est seulement plus tard, séparée de son mari et installée à Paris, qu'elle revient à l'écriture et publie ses premiers romans.

Des négociations entre différentes facettes de leur vie se jouent et sont présentes dans les écrits personnels des femmes. Jonglant avec toutes leurs casquettes, plus ou

42 Nurit Govrin, « A Woman Alone: The Artist Ira Jan as Writer in Eretz Israel », in Deborah S. Bernstein (ed.), *op. cit.*, p. 166.

43 Sur l'impact des difficultés économiques de la communauté juive de Palestine sur les femmes, cf. Isabelle Lacoue-Labarthe, *Femmes, féminisme, sionisme dans la communauté juive de Palestine avant 1948*, Paris, L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2012, p. 128-130 par exemple.

44 Yvonne Knibiehler, *op. cit.*, p. 136.

45 George Sand, *op. cit.*, p. 1184-1185.

moins facilement selon leur milieu social, leur situation familiale, conjugale, celles-ci doivent parfois accepter des renoncements, au moins temporaires.

Renoncements et sacrifices d'une vie multiple

Le premier sacrifice que semblent faire les auteures de ces récits de soi est celui de leur sérénité, tant l'équilibre auquel elles parviennent parfois reste précaire, tout particulièrement dans le cas des « pionnières », dont l'une des fondatrices du mouvement ouvrier féminin, Rachel Katznelson, écrit en 1934 :

Alors qu'on dit au travailleur en général : « ton destin est ici, en Palestine », on doit se tourner vers les jeunes travailleuses avec ces mots : « un destin sublime vous attend ; vous devez trouver l'harmonie entre votre rôle de mère et celui de travailleuse »⁴⁶.

La pression est immédiate. Elle nourrit un fréquent sentiment de culpabilité et parfois, devant la difficulté à tenir tous les fronts, l'abandon sur l'un d'eux. Le renoncement à une partie de son existence est d'ailleurs un thème récurrent de ces écrits personnels ; la vie conjugale est souvent la première touchée : lorsqu'elle choisit de reprendre son travail après la naissance de ses enfants, Golda Meir a conscience qu'elle met en danger un mariage déjà fragile :

Peut-être que je serais capable de tout mener de front : éviter à ce qui restait de mon mariage de sombrer plus encore, être une bonne mère pour Menachem et Sarah et même avoir le genre de vie intéressante et à laquelle j'aspirais⁴⁷.

Elle a la claire conscience d'opérer une sorte de choix entre son mari et son travail, à la naissance de son premier enfant, lorsqu'elle comprend qu'ils sont en concurrence et que, par ailleurs, il lui est impensable de laisser sans attention son nouveau-né :

Il fallait que je décide ce qui avait la priorité : mes devoirs à l'égard de mon mari, de mon foyer et de mon enfant, ou le genre de vie que je souhaitais vraiment au fond de moi⁴⁸.

Elle sait aussi que ce n'est ni la première, ni certainement la dernière fois que se présente un tel conflit entre ses devoirs et ses aspirations profondes, et qu'elle aura d'autres arbitrages douloureux à rendre.

Parfois, ce renoncement survient, pourrait-on dire, par anticipation : la fondatrice d'une organisation féminine palestinienne appelée Hadassah, Henrietta Szold, mentionne dans son abondante correspondance, son regret d'avoir renoncé

46 Rachel Katznelson, *Dvar Hpoelet*, Tel Aviv, 1934, p. 221-228 (en hébreu).

47 Golda Meir, *op. cit.*, p. 87.

48 Golda Meir, *op. cit.*, p. 76.

à devenir mère et dit se détester de ne pas répondre « à [ses] propres attentes⁴⁹ ». Dans ses Mémoires, Manya Harari, jeune femme russe qui séjourne quelque temps à Geva, *kibboutz* situé au nord de la Palestine, avant de s'installer au Royaume-Uni, souligne la fréquence de ces renoncements ; au sein de la communauté, nombreuses sont en effet celles qui « écartent de leur esprit la pensée des enfants⁵⁰ ».

Ces sacrifices, temporaires ou définitifs, traversent également les écrits de soi féminins de nos deux autres sources. Dans son *Journal*, Marie Lenéru⁵¹, s'autorise à écrire car, conclut-elle en février 1899, alors qu'elle n'a que 24 ans, sa vie de femme est perdue, incompatible, d'après elle, avec sa vie d'écrivaine. Cette conviction de ne pouvoir faire coexister vie amoureuse et familiale d'une part, et vie d'artiste de l'autre, à moins de trouver la perle rare – et surtout riche ! – des maris, est partagée par la peintre et sculptrice française d'origine russe Marie Bashkirtseff, qui écrit dans son *Journal* :

Me marier et avoir des enfants ! Mais chaque blanchisseuse peut en faire autant. À moins de trouver un homme civilisé et éclairé ou faible et amoureux⁵².

Plus près de nous, Yvonne Knibiehler choisit de différer une carrière universitaire pourtant souhaitée, et Mona Ozouf souligne dans un texte ego-historique combien de renoncements tiennent aux réticences que ressentent les femmes à s'imposer dans des milieux professionnels où elles ne sont pas reçues comme parfaitement légitimes :

Le travail intellectuel des femmes ne paraît jamais, à leurs propres yeux, doté d'une impérieuse nécessité. Elles sont peu à avoir, études achevées, élu leurs sujets, tracé leurs domaines et édifié autour d'eux les indispensables barrières de protection. Leurs itinéraires ressemblent à la vie ménagère : trois rangs à l'endroit, trois rangs à l'envers, le temps public mal séparé du temps privé, une confiance vacillante dans leurs propres entreprises. Sans compter la certitude – pas une ne l'a vraiment reniée – que les vrais accomplissements sont ailleurs⁵³.

Le coût d'une vie multiple est parfois plus élevé : certaines « pionnières » racontent comment, malades, il leur faut à la fois travailler et s'occuper des

49 23 août 1917, Henrietta Szold, *Lettres*, trad. de Leah Kadar, Jérusalem, Publication du Département de la Jeunesse et du Hehalouts de l'Organisation sioniste mondiale, 1949, p. 37.

50 Manya Harari, *Mémoires. 1906-1969*, Londres, Harvill Press, 1972, p. 66.

51 Marie Lenéru (1875-1918) a écrit près d'une dizaine de pièces de théâtre, un récit et surtout son journal d'enfance et d'âge adulte. Le 5 février 1899, elle écrit : « Écrire m'a toujours semblé le sacrifice de la femme à l'auteur ; eh bien, elle est perdue pour moi, la femme ; il s'agit de sauver ce qui en reste », *op. cit.*, p. 41.

52 3 juillet 1876, Marie Bashkirtseff, *op. cit.*, vol. 1, p. 163. De Marie Bashkirtseff (1858-1884) subsiste essentiellement ce journal, tenu de l'âge de quinze ans jusqu'à la mort de son auteure.

53 Mona Ozouf, « L'image dans le tapis », *L'école de la France*, Paris, 1984, p. 7.

enfants, jusqu'à s'effondrer d'épuisement⁵⁴. D'autres sombrent dans la dépression – très palpable dans nombre de textes – alternent élans enthousiastes et moments d'abattement et de doute⁵⁵, parfois jusqu'au suicide, comme nous l'a montré l'histoire de Pessie Abramson, dont les lettres révèlent les vains efforts à faire coexister harmonieusement ses différents rôles⁵⁶ et qui finit par se suicider.

Les écrits de soi féminins de notre hétéroclite corpus se font ainsi écho ; portent-ils pour autant des spécificités propres et qui les distingueraient des écrits masculins, au-delà de la diversité des époques, des lieux et des milieux ?

Une spécificité féminine ?

Parcourir récits de « pionniers », ego-histoires au masculin, lettres, journaux d'écrivains des XIX^e et premiers XX^e siècles européen, découvre une identité masculine en apparence moins clivée, plus unifiée et, dans l'ensemble, davantage polarisée par la vie professionnelle et publique.

Au cœur des écrits de femmes, la difficulté à articuler vie professionnelle et vie familiale est en revanche absente des textes d'hommes : la charge de l'éducation des enfants et des tâches ménagères largement, sinon exclusivement portée par leur épouse, les hommes qui s'écrivent mentionnent peu cette facette de leur vie et ne perçoivent aucune incompatibilité entre une vie familiale – parfois prolifique – et une activité professionnelle souvent accaparante.

Si le désarroi de Golda Meir naît de la multiplicité des rôles à assumer, chez son *alter ego*, David Ben Gourion⁵⁷, rien de comparable : Mémoires et correspondance mettent à jour une totale absence de partage des tâches au sein de son foyer. Ben Gourion rend hommage à sa femme pour les sacrifices auxquels elle consent, mais, alors qu'il se tient parfois de longs mois éloignés de chez lui, ne semble pas en concevoir de souffrance personnelle. À peine six mois après son mariage, engagé dans la Légion hébraïque, il laisse ainsi seule sa jeune épouse Paula, enceinte, et fait la connaissance de sa fille alors qu'elle a déjà quatorze mois. Pour autant, il ne manifeste ni frustration, ni sentiment de culpabilité, en particulier à l'égard de sa fille... Bien plus, lorsqu'il découvre les joies de la paternité, notamment après la naissance de son fils, il constate à quel point l'éducation des enfants est accaparante

54 Cf. le texte de Zipporah Bar-Droma, in Rachel Katznelson-Rubashow, *The Plough Woman*, op. cit., p. 184 ou le témoignage d'une jeune « pionnière » in *Arbeiterinnen Erzählen Kampf und Leben in Erez Jisrael*, op. cit., p. 187-189.

55 La correspondance de Rachel Zisle, membre du *kibboutz* Ein Harod entre 1922 et 1930, oscille ainsi entre humeur joyeuse et sombres constats, in *ibid.*, p. 265-267.

56 Cf. sa lettre à Hemdah Hurwitz, en 1919, in Rachel Katznelson-Rubashow, *The Plough Woman*, op. cit., p. 243.

57 David Ben Gourion (1886-1973) a été l'un des principaux dirigeants de la communauté juive de Palestine avant 1948, puis le premier Premier ministre israélien de 1948 à 1953, poste qu'il occupe à nouveau de 1955 à 1963.

et difficile, mais n'a pas à la subir souvent ses absences du foyer familial sont fréquentes⁵⁸. Ses Mémoires sont presque exclusivement consacrés à sa vie politique, ce qui peut s'expliquer par la tradition du genre mémoriel⁵⁹, mais les extraits de correspondance qu'ils comprennent ne démentent en rien cette tonalité, même s'ils nous introduisent un peu dans l'intimité des Ben Gourion. Pas de double fardeau, pas de double journée, pas de clivage identitaire, ici, mais une unité confortée, une stature renforcée, la figure du patriarche de la nation en construction se nourrissant du statut de père de famille installé. D'autres témoignages féminins viennent à l'appui de ce constat : une prise en charge inexistante par les hommes des tâches domestiques et de l'éducation des enfants et un sentiment de légitimité masculine à occuper l'espace public ; Shoshanah Rekhthant-Yafeh raconte ainsi son expérience du *moshav ovdim* : une femme y est

non pas simplement préoccupée par ses enfants, mais complètement submergée par eux. L'homme, lui, aussi fidèle qu'il puisse être à ses enfants et à sa ferme, n'a qu'à les écarter pour être libre ; il peut se consacrer à ses centres d'intérêt publics et culturels. Il les retrouve alors, comme s'il n'avait jamais connu l'esclavage physique de la ferme⁶⁰.

Ainsi pour les « pionniers », explique Rachel Katznelson, « il n'y a pas d'abîme entre vie de famille et vie professionnelle », tandis qu'il existe, pour les femmes un « terrible conflit⁶¹ » entre travail et vie de famille. Il n'est dès lors pas étonnant de voir certaines femmes regretter, dans leurs lettres et journaux, de ne pas être un homme, pour travailler la terre et rentrer se mettre les pieds sous la table⁶²...

Dans les écrits de soi d'historiens, peu de place est laissée à la vie sentimentale et familiale – quand elle est même abordée –, et il n'est jamais fait mention d'une quelconque tension qu'elle pourrait susciter avec la carrière et l'éventuel engagement politique de leurs auteurs. La famille, le couple, en particulier apparaissent non comme une cause de dédoublement, mais plutôt comme un soutien, affectif notamment ; l'épouse contribue parfois à la carrière du « grand homme », même si elle travaille elle aussi, ce qui est incidemment mentionné dans ces récits. Dans son livre de souvenirs, Pierre Riché (*C'était un autre millénaire*) souligne le dévouement

58 David Ben Gourion, extrait d'une lettre adressée à son père, le 17 septembre 1920 et citée in *Mémoires. Israël avant Israël*, trad. de l'hébreu par Erwin Spatz, Paris, (Grasset), 1974, p. 129-130.

59 Cf. à ce sujet Jean-Louis Jeannelle, *Écrire ses mémoires au xx^e siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque des Idées, 2008, notamment p. 13.

60 *The Plough Woman*, op. cit., 2002, p. 123.

61 Propos tenus au Conseil des Ouvrières (de Palestine), à Tel Aviv, en 1937, cités par Deborah S. Bernstein, op. cit., p. 254.

62 Cf. le récit d'Esther Becker, *The Plough Woman*, op. cit., 2002, p. 25.

de sa femme, minutieuse relectrice de sa thèse⁶³, tandis que Pierre Chaunu, dans ses divers écrits à dimension autobiographique, rend hommage aux sacrifices de son épouse, elle-même historienne, mais qui a renoncé à sa propre carrière pour aider son mari dans ses travaux et élever leurs enfants⁶⁴. Les femmes poussent à l'ombre du « grand homme » et doivent, de leur côté, gérer enfants, maison, carrière de leur époux, vie sociale, et parfois aussi une activité professionnelle – bien peu évoquée dans les écrits de leurs maris⁶⁵ – au risque de l'éclatement de soi.

Pour les historiens, une source de clivage peut cependant résider dans l'articulation entre activité professionnelle et engagement politique. Sans doute l'opposition entre militantisme et *ethos* de l'historien, tout de neutralité et de mise à distance de soi, est-elle d'ailleurs pour beaucoup dans la présence très marquée des historiens et historiennes engagés – au Parti communiste français, contre la guerre d'Algérie ou au contraire aux côtés de la droite nationaliste – parmi les auteurs de récits de soi. L'un des récidivistes du retour sur soi est ainsi Pierre Vidal-Naquet, véritable « historien dans la cité⁶⁶ », entre autres fugacement membre du PSU, proche de Socialisme ou Barbarie, militant anticolonialiste, pourfendeur du négationnisme et défenseur du droit des Palestiniens à l'obtention d'un État. Cette cohabitation entre un parcours militant et les exigences du métier semble néanmoins plus fructueuse qu'inhibitrice, si l'on en juge par le propos de Jean-Jacques Becker. Dans son livre de souvenirs, l'historien estime en effet que, « *même si la cause était mauvaise*⁶⁷ », son expérience communiste fut un incomparable terrain de formation à l'analyse historique.

Mais il est vrai que la synthèse s'opère précisément dans la rédaction de ce récit. Comment savoir alors s'il s'agit d'une unité réellement vécue comme telle ou

63 Pierre Riché, *C'était un autre millénaire. Souvenirs d'un professeur de la communale à Nanterre*, Paris, Tallandier, 2008, p. 109.

64 Pierre Chaunu écrit ainsi : « Quant à ma femme, elle élèvera nos enfants avec mon seul salaire. Ses efforts ne lui seront pas comptés », *Colère contre colère*, Paris, Éditions Seghers, 1991, p. 118. Sur le dévouement, voire les sacrifices consentis par certaines épouses d'historiens, voir Isabelle Lacoue-Labarthe, « Historiens, historiennes et récit de soi », in Isabelle Luciani (dir.), *Récit de soi, présence au monde : jugements et engagements. Europe, Afrique, XVI^e-XXI^e siècles*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, coll. « Le temps de l'Histoire », 2014, p. 110-112.

65 L'on apprend ainsi au détour d'une phrase que Madame Riché est angliciste... Pierre Riché, *op. cit.*, p. 270.

66 Cf. le titre de l'ouvrage dirigé par François Hartog, Pauline Schmitt et Alain Schnapp, qui lui est consacré, *Pierre Vidal-Naquet, un historien dans la cité*, Paris, La Découverte, 1998. Pierre Vidal-Naquet a écrit des *Mémoires* (Paris, Seuil, 1995 et 1998), un livre d'entretiens avec Dominique Bourel et Hélène Monsacré, *L'histoire est mon combat* (Paris, Albin Michel, coll. Itinéraires du savoir, 2006) et un court texte dans lequel il s'interroge sur *Le choix de l'histoire. Pourquoi et comment je suis devenu historien*, Paris, Arléa, 2004.

67 Jean-Jacques Becker, *Un soir de l'été 1942... Souvenirs d'un historien*, Paris, Larousse, 2009, p. 243.

reconstruite *a posteriori*, selon le processus analysé en 1986 par Pierre Bourdieu⁶⁸ ? Quelle est la part de « lissage », d'homogénéisation, voire d'auto-mythification de ces écrits au masculin ? À ce stade de l'analyse, la méthode comparative peut constituer une piste éclairante.

Si les écrits de soi des « pionnières » palestiniennes évoquent des moments de découragement absolu, des cas de suicides, elles parlent certes d'elles-mêmes et de leurs compagnes, mais elles mentionnent aussi le désespoir vécu par certains hommes qui ne parviennent pas à faire coïncider leur parcours avec leur idéal⁶⁹. Or, ces sentiments de doute et d'échec, liés à la précarité, au chômage, à la solitude et à l'isolement auquel conduisent la rupture avec la famille restée en diaspora et l'arrivée en Palestine, trouvent une place très limitée dans les récits au masculin. Faut-il en déduire que les femmes se dévoilent plus intimement, tandis que les hommes censurent leurs propres écrits, mettent en avant leur propre unité, plutôt que leur diversité, leurs réussites plutôt que leurs échecs, se conformant ainsi aux injonctions identitaires que leur impose la société dans laquelle ils vivent ?

Des assignations identitaires sexuées

Dans chacun des contextes qui donnent naissance au corpus considéré ici domine un ensemble de représentations marquées par une répartition sexuée des rôles sociaux. Les diaristes et épistoliers qui écrivent dans la seconde moitié du XIX^e siècle et les premières années du XX^e, période encore sous l'emprise d'un modèle social sexué qui a triomphé en Europe depuis la fin du XVIII^e siècle et place les femmes du côté de la sphère privée, de la famille, de la sensibilité, et les hommes dans l'espace public – où ils sont seuls véritablement légitimes –, économique, politique, culturel, qui exige rationalité et maîtrise de soi⁷⁰. Formulé schématiquement, cela pourrait être résumé par une injonction, pour les hommes, à faire carrière, et pour les femmes, à faire des enfants et à les élever. Mais ces représentations pèsent aussi pour les « pionnières » de Palestine : ces jeunes femmes sont, dans leur très grande majorité, originaires d'Europe et ont donc été socialisées dans un imaginaire semblable, auquel s'ajoute, explique la mémorialiste Dvora Dayan, la tradition encore prégnante, y compris parmi les « pionniers⁷¹ », de la mère de famille juive

68 Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Paris, juin 1986, n°62-63, p. 69-72.

69 Cf. le témoignage de Shoshana Bogen, issu de sa correspondance et de son journal, *The Plough Women*, *op. cit.*, p. 179.

70 Sur le partage de l'espace entre hommes et femmes, voir, par exemple Michelle Perrot, *Les femmes et les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1998.

71 Les « pionniers » projetaient d'établir une société nouvelle, égalitaire et émancipatrice, en particulier au sein des *kibboutz*, où s'imposent finalement le modèle conjugal monogame et durable, la centralité des enfants, l'attribution du travail en cuisine, voire des tâches ménagères et de l'éducation des enfants – même collectives – aux seules femmes, comme en

d'Europe centrale et orientale, dont la vie est concentrée sur les enfants et les charges domestiques larges⁷². Quant aux historiens dont nous avons feuilleté les écrits de soi, ils circulent dans un milieu professionnel qui s'est constitué dans la seconde moitié du XIX^e siècle, alors que les femmes en étaient exclues par manque d'accès à l'enseignement supérieur et parce qu'à la fois scientifique et littéraire, la discipline historique semblait exclusivement réservée à des pratiquants masculins⁷³... Il s'agit alors d'une discipline par et pour des hommes, qui endossent les modèles sociaux de leur temps et les transmettent à leurs disciples. Ainsi se perpétue une répartition sexuée des rôles et des sphères⁷⁴. L'on comprend dès lors plus aisément le choix de la plupart des historiens qui s'écrivent d'écarter tout un pan de leur vie, celle qui leur apparaît relever du privé, comme ils le précisent parfois explicitement⁷⁵.

Le cloisonnement demeure un objectif masculin et l'identité masculine est polarisée avant tout par l'exigence de réussite professionnelle. Cette attente sociale qui pèse sur les hommes peut toutefois se révéler étouffante ; la pression est en effet lourde, puisque tout échec dans ce domaine menace directement l'identité et qu'aucune solution de repli ne se présente. Pour les femmes, en revanche, la pluralité, difficile à gérer au quotidien, peut présenter des avantages : le bonheur familial peut compenser des frustrations professionnelles, et inversement. Ainsi Pessie Abramson, déçue par son travail et en plein doute existentiel, trouve-t-elle une consolation temporaire dans la maternité⁷⁶. Yvonne Knibiehler, qui dit avoir vécu, depuis la fin de son adolescence, « une petite schizophrénie » entre « le vif désir d'avoir et d'élever des enfants » et une forte attirance pour « les études en sciences humaines », trouve de grandes joies dans la maternité et la vie familiale, alors qu'elle a temporairement renoncé à l'université. Elle atteint une sorte d'unité personnelle lorsqu'elle commence ses travaux de recherche sur la maternité : « Écrire l'histoire des mères et de la maternité me permettait en quelque sorte de construire des passerelles entre ces deux moitiés de moi ⁷⁷ ». La combinaison n'est cependant pas toujours aussi harmonieuse. Elle suppose des conditions de

diaspora. Cf. Deborah S. Bernstein (ed.), *Pioneers and Homemakers...*, op. cit., p. 216-217, p. 219-221.

72 Dvora Dayan, *Pioneer*, trad. de l'hébreu par Michael Plashkes, Ramat Gan, Massada Press Ltd., 1968, p. 60.

73 On trouvera quelques éléments sur l'exclusion des femmes de la discipline historique dans Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS Éditions, 2007 (2^e édition), p. 36-44.

74 Sur les modèles familiaux traditionnels perpétués dans les écrits d'historiens, cf. Isabelle Lacoue-Labarthe, « Historiens, historiennes et récit de soi », art. cit., p. 115-117.

75 Georges Duby, dans son essai d'ego-histoire, affirme n'accepter de montrer que l'« *ego faber* », la vie publique et non l'homme intime, « Le plaisir de l'historien », in Pierre Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*, op. cit., p. 109-110.

76 Rachel Katznelson-Rubashow, *The Plough Woman*, op. cit., p. 244, p. 246.

77 Yvonne Knibiehler, op. cit., p. 183.

vie particulières : les historiennes, auteures de notre corpus, disposaient toutes de ressources socio-culturelles de mener à bien leurs projets : soutiens masculins⁷⁸, aides ménagères, contexte de féminisation progressive des professions intellectuelles aident en effet à surmonter le poids des représentations. Mais les circonstances sont parfois beaucoup moins favorables et s'écarter du modèle social dominant attire alors moqueries, critiques virulentes, voire marginalisation : les « pionnières » témoignent des moqueries subies lorsqu'elles souhaitent exercer certains métiers, perçus comme masculins, en particulier en période de pénurie d'emplois⁷⁹, ou lorsqu'elles créent leurs propres structures collectives⁸⁰ ; Golda Meir doit affronter les critiques de ses mère et sœur, qui lui reprochent de délaisser ses enfants au profit de sa vie professionnelle, contribuent à insinuer le doute et la mauvaise conscience dans l'esprit de la dirigeante sioniste⁸¹ et révèlent à quel point le modèle de répartition sexuée rôles sociaux est enraciné dans les représentations de certaines femmes elles-mêmes. Dans un autre contexte, Georges Sand s'aliène elle aussi l'estime de ses proches et d'une partie de l'opinion publique parce qu'elle rompt avec ce qu'on attend d'une femme de son milieu et de sa situation – elle a deux enfants ; sa belle-mère, la baronne Dudevant, refuse ainsi que sa bru fasse figure son nom sur la couverture d'un livre⁸². Georges Sand a conscience de heurter les esprits et prend les devants en faisant ses adieux à des ami.e.s qu'elle sait choquer par son « bizarre manière d'exister⁸³ ».

Assumer une certaine dualité, voire une multiplicité de rôles n'est pas simple, lorsque les cadres sociaux incitent à se contenter ou au moins à accorder la priorité à une seule assignation, la maternité. Identité biologisée et unidimensionnelle quand les femmes que nous avons lues se perçoivent comme plurielles, la « vocation » maternelle fait peser sur elles une pression considérable : et si elles étaient incompetentes, alors même que sont supposées naturelles leurs aptitudes à s'occuper des enfants et du ménage ? Et comment faire admettre sa légitimité dans un autre rôle, professionnel, sinon en en faisant toujours plus, en s'imposant des exigences bien plus élevées que celles qui sont attendues des hommes⁸⁴ ? Le décalage qui se crée entre la manière dont les femmes se perçoivent (multiples et complexes) et celle dont elles sont perçues et envisagées (monolithiques) nourrit le sentiment douloureux d'être incomprises et isolées. S'écrire peut, dans ce contexte, offrir un moyen de le

78 Sur le soutien des pères, en particulier, voir Isabelle Lacoue-Labarthe, « Historiens, historiennes et récit de soi », art. cit., p. 115.

79 Cf. l'expérience de Tetchy Lieberman, rapportée dans Isabelle Lacoue-Labarthe, « L'envers du décor... », art. cit., p. 120-121.

80 Rachel Katznelson-Rubashov, *The Plough Woman*, op. cit., p. 138.

81 Golda Meir, *My Life*, op. cit., p. 92-93.

82 Georges Sand, *Histoire de ma vie*, Paris, Michel Lévy Frères, 1856, vol. 8, p. 257.

83 *Ibid.*, p. 256.

84 Yvonne Knibiehler choisit ainsi de s'inscrire en thèse d'État et non de troisième cycle, afin de contredire ceux qui la découragent en raison de sa famille nombreuse, op. cit., p. 137.

combler, un lieu où réunifier, affermir le soi, où lui donner la cohérence que le regard social ne lui permet pas de trouver. Certes, ce n'est possible que pour une frange réduite de femmes : les « pionnières » épistolières, diaristes, mémorialistes ont une forme de privilège⁸⁵, la maîtrise et le goût de l'écriture, partagé, voire exacerbé chez les femmes de lettres et les historiennes. Certes, les écrits de soi diffèrent, et l'usage qui en est fait peut varier à l'infini. Le degré d'analyse et de sincérité y fluctue notablement ; ainsi Golda Meir avoue-t-elle, dans son autobiographie, avoir menti dans la correspondance échangée avec ses parents, afin de les rassurer⁸⁶. Cette euphémisation de la réalité est courante et a été relevée par exemple dans certaines lettres de soldats, au cours de la Première Guerre mondiale⁸⁷. De leur côté, on l'a vu, les Mémoires, écrits pour la postérité, sont propices à quelques « arrangements » avec le passé de l'auteur.e. L'unité apparente peut donc masquer des fractures inavouées, tandis que certaines failles se voient peut-être reconnaître une place excessive par des auteures plus enclines à coucher leur souffrance que leur bonheur sur le papier.

L'écriture de soi n'en reste pas moins, comme l'écrit la diariste Anaïs Nin à propos du journal, « un moyen d'échapper à tout jugement, un lieu où analyser la réalité de la situation des femmes⁸⁸ » et où se réapproprier son existence⁸⁹. Tous les « je » y tiennent ensemble, dans leurs tensions et leurs complémentarités. Écrire « je » permet donc de se dire à la fois double, ou plutôt multiple, et une, hors de portée des regards simplificateurs.

85 Annette Kolodny propose une analyse pertinente de ce privilège dans son étude des femmes engagées dans la conquête de l'Ouest américain, *The Land Before Her. Fantasy and Experience of the American Frontiers, 1630-1860*, Chapel Hill, Londres, The University of North Carolina Press, 1984, p. XIII.

86 Golda Meir, *My Life*, op. cit., p. 80.

87 Cf. par exemple Rémy Cazals, « 1914-1918 : oser penser, oser écrire », *Genèses*, 46, 2002/1, p. 26-43.

88 Anaïs Nin, « Notes on Feminism », *In Favor of the Sensitive Man and other Essays*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1976, p. 27.

89 Cf. Isabelle Lacoue-Labarthe, « Lettres et journaux de femmes. Entre écriture contrainte et affirmation de soi », *Tumultes*, 36, 2011, p. 128-130.